



PROCHE ET MOYEN-ORIENT ENTRETIEN

Guerre au Proche-Orient : selon MSF à Gaza, il faut « des centaines de camions d'aide humanitaire par jour »

Pénurie d'eau et de matériel médical, risque d'épidémies : les conditions de survie dans la bande de Gaza sous les bombes israéliennes sont « intenables », explique le porte-parole de l'ONG Médecins sans frontières présent sur place.

Amélie Poinssot - 1 novembre 2023 à 10h31

Vingt-six camions d'aide humanitaire ont été autorisés à entrer dans la bande de Gaza, *via* l'Égypte, lundi 30 octobre. Soit un total de 146 camions depuis le début du siège de l'enclave palestinienne par l'armée israélienne.

Louis Baudoin-Laarman est le porte-parole de Médecins sans frontières (MSF) pour les territoires palestiniens. En temps normal en poste à Jérusalem, il a été surpris par le conflit alors qu'il se trouvait en déplacement à Gaza.

Actuellement dans le sud de l'enclave, il a répondu aux questions de Mediapart en dépit de coupures incessantes des lignes téléphoniques. L'ONG française travaille sur place avec environ 300 Palestiniennes et Palestiniens et une vingtaine de personnes expatriées.

Mediapart : Où vous trouvez-vous actuellement ?

Louis Baudoin-Laarman : Je me trouve dans le sud de la bande de Gaza mais ne peux pas vous dire précisément où pour des raisons de sécurité. Nous venons de quitter un camp du sud du territoire, une base de l'ONU où se trouvent entre 10 000 et 15 000 personnes et où les conditions sanitaires et sécuritaires se sont très fortement dégradées. Nous y avons passé deux semaines après avoir passé deux jours dans un autre camp, et auparavant quelques jours dans une base de l'ONU à Gaza City. Nous en sommes à notre quatrième déplacement depuis le 7 octobre.

Quels sont les problèmes dans ce camp ?

Il y a énormément de cas de diarrhée, et un gros risque d'épidémie. Car il n'y a pas assez de toilettes et il y a une pénurie d'eau ; or, dans ces cas-là, il faut se laver les mains tout le temps, ce qui n'est pas possible dans ce camp. Une partie des équipes des ONG présentes sur place ont été touchées, mais pour la population palestinienne, beaucoup plus entassée que nous, c'est bien pire.

Il n'y a pas assez d'eau pour endiguer la propagation des maladies, pas assez de médicaments pour soigner les gens... Les problèmes sont les mêmes depuis le début de la guerre : attaques sur les infrastructures et le personnel de santé, déplacés, pénuries. La situation sur ces trois plans ne fait qu'empirer, même si le nombre de personnes déplacées semble s'être stabilisé depuis quelques jours, autour de 1,4 million.

Quand on parle de « camp », il ne faut pas s'imaginer des campements avec de grandes tentes. Ce sont en fait des endroits perçus par la population comme des zones sûres, bien qu'il n'y ait aucun endroit en sécurité à Gaza. Les gens s'y rendent en masse.

Le premier camp où nous avons séjourné, par exemple, était un campus entouré d'une enceinte d'environ 500 mètres carrés, avec une dizaine de bâtiments. Les gens ont rempli les salles de classes, les corridors, les escaliers, etc. Puis, quand il n'y a plus eu de place à l'intérieur, les gens se sont installés à l'extérieur. C'est là que l'on a vu apparaître des tentes et toutes sortes d'abris.

C'est incroyable comment les gens se démènent pour faire un abri de n'importe quel endroit, très très vite, avec des palettes, des bâches, des parpaings... Une ville s'est constituée en quelques jours. Il y a même une « rue du marché » qui s'est créée, où l'on peut trouver de tout, de la nourriture, de l'électroménager, un coiffeur... Une économie de guerre s'est très vite organisée parce que des quartiers entiers du nord de Gaza ont dû déménager, depuis le 13 octobre où l'ordre d'évacuation par l'armée israélienne a été lancé.

Cela se voit que les Palestiniennes et Palestiniens ont déjà vécu plusieurs guerres, ce n'est pas normal une telle résilience.

« L'eau propre est très difficile à trouver. Un comble alors que Gaza est construite sur une nappe phréatique. »

Comment les gens se fournissent-ils en eau potable, comment se nourrissent-ils ?

Pour l'eau potable, il faut l'acheter en bouteille. Elle a subi une petite inflation, on est passé de 12 à 15 shekels la bouteille [soit 2,80 à 3,50 euros – nldr], mais le problème est surtout qu'on n'en trouve pas facilement. Certains boivent l'eau pompée dans la nappe phréatique de Gaza, mais cette eau est polluée.

Dans le camp que nous venons de quitter, il n'y avait même plus d'eau – non potable – au robinet, l'eau était approvisionnée par des camions-citernes. Avec seulement un camion dans la journée, parfois deux, parfois zéro. Les files d'attente sont énormes.

L'eau propre est très difficile à trouver. Un comble alors que Gaza est construite sur une nappe phréatique. Les gens se déplacent vers là où il y a de l'eau.

Pour la nourriture, c'est moins catastrophique. Mais on a vu des gens venir au camp demander de la farine, il y a eu des tentatives de vol aussi, mais ce n'est pas une situation de pénurie comme pour l'eau.

De quoi a-t-on besoin aujourd'hui de toute urgence à Gaza ?

On a besoin de matériel médical. Les équipes de MSF qui interviennent en ce moment à Gaza-Ville traitent les patients avec des demi-doses. Par exemple, pour des anesthésies, on fait des demi-doses d'anesthésique, pour une dialyse on fait un demi-traitement... On est obligés de faire des sous-traitements pour un nombre de victimes qui augmente sans arrêt.

On manque de gants chirurgicaux, de pansements, d'anesthésiques. On soigne des grands brûlés avec du paracétamol et des anti-inflammatoires. On manque des choses de base.

On a besoin d'eau mais on a besoin de fioul aussi, car les hôpitaux fonctionnent sur des générateurs alimentés par du carburant.

Il faut de toute urgence laisser entrer à Gaza des centaines de camions d'aide humanitaire par jour. Avant la guerre, du fait du blocus, Gaza était déjà la destination de plusieurs dizaines de camions chaque jour. Or, depuis le 7 octobre, on compte plus de 8 500 morts et plus de 21 000 blessés [d'après le Hamas – nldr], et moins de 150 camions sont entrés dans le territoire.

Quel est le risque, si l'armée israélienne n'arrête pas son offensive sur l'enclave palestinienne ?

Je préfère ne pas imaginer. Nous sommes déjà dans une situation qui n'est pas tenable d'un point de vue humanitaire, avec des risques d'épidémies de toutes sortes : gastroentérite, maladies respiratoires types pneumonie et bronchite, gale...

Les conditions de travail des professions de santé sont extrêmement difficiles. Ce sont des gens qui travaillent jour et nuit, dans des hôpitaux surpeuplés, et qui continuent de soigner alors qu'ils perdent des proches.

C'est le cas dans notre équipe, principalement composée de Gazaouis. Au début, nous comptons nos membres qui perdaient un proche ; nous avons rapidement arrêté tellement il y en avait. Pareil pour les destructions. Pour vous donner une idée, ces deux derniers jours, une thérapeute et un interprète de MSF ont chacun perdu leur maison dans un bombardement. C'est toute la population qui est touchée.

*

- À lire, dans le Club de Mediapart, [le journal de bord de Hossam Al-Madhoun](#), Palestinien déplacé de Gaza-Ville.

Amélie Poinssot

Boîte noire

J'ai interviewé Louis Baudoin-Laarman par téléphone mardi en fin de journée, de façon entrecoupée en raison des interruptions incessantes de communication.

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart - 127 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris.
RCS Paris 500 631 932. Numéro de CPPAP : 1224Y90071 - Directeur de la publication : Edwy Plenel